

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DES TERREURS SEMBLABLES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
LAURENCE GAGNÉ

FÉVRIER 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à ma directrice Denise Brassard pour son intelligence et sa sensibilité.

Pendant cette rédaction, j'ai eu la chance de bâtir des liens qui ont nourri mon rapport à la création – de ceux qui nous donnent *des devoirs à faire à la maison*. Merci à Fred Dumont, Clara Lamy, Raphaël Biscotti, Valérie Forgues, Maude Pilon et Simon Brown pour ne nommer qu'elles et eux.

Merci à Rachel Lamoureux pour son énergie vive à la lecture de mon texte. Merci à W-O pour nos discussions importantes dans les derniers milles.

Merci aux ami·es rencontrés dans les cégeps, il est difficile d'être sombre près de vous.

Merci à Claudia, Anne-Sophie, Jérémie et Aurélie pour le souffle de leur amitié.

Merci à mes parents et à Wendy de m'avoir transmis leur curiosité et leur amour des arts.

TABLE DES MATIERES

RÉSUMÉ	iii
DES TERREURS SEMBLABLES.....	1
1.....	3
2.....	17
3.....	31
4.....	42
5.....	54
6.....	63
7.....	71
8.....	84
BIBLIOGRAPHIE	92

RÉSUMÉ

Dans le texte qui suit, la voix énonciatrice aborde son expérience de la précarité. Elle raconte des événements qui l'ont fragilisée sur le plan intime (éviction, ruptures, déceptions politiques), mais qui ont également intensifié son rapport à la création. Dans cet optique, elle réfléchit à l'espace de l'écriture comme lieu où il est possible d'être entière, dysfonctionnelle et désirante dans un monde qui discipline les corps. Elle tend la main à ceux et celles qui souhaiteraient investir la même brèche sensible. Sa démarche s'appuie sur un rapport omnivore à la théorie. Elle y convoque librement plusieurs champs ; tout ce qui lui tombe sous la main et qui permet d'éclairer le sentiment d'être abandonnée par une époque.

Mots-clés : éviction, précarité, effritement, insécurité chronique, désir, lien, rapport à l'espace, question de l'habiter.

DES TERREURS SEMBLABLES

Je vomis devant toute l'école, avale des pilules en public, ouvre une porte de chambre au mauvais moment, attends quelqu'un trop longtemps, confectionne un gâteau d'anniversaire la nuit, mange sur une table sale, suis méchante en ligne, me tais, sauve un enfant de la mort, développe de l'empathie pour un monstre, accepte ce qu'on m'offre sans discuter, crie, m'endors, rêve que mon amant ressemble à ma cousine, m'habille comme une autre, mens, accepte des cadeaux d'inconnus, regarde une vidéo de violences policières sur Youtube, me mêle de ce qui ne me regarde pas, répète, fais des boîtes vite, ai très faim, suis secourue : « Comment puis-je être sans limite ?¹ »

¹ Question posée par Julia Kristeva alors qu'elle définit le concept d'abjection dans *Pouvoirs de l'horreur*, Paris, Seuil, 2015, p. 11.

1.

Dans les conversations autour d'une table de fête on ne sera qu'un prénom, de plus en plus sans visage, jusqu'à disparaître dans la masse anonyme d'une lointaine génération.

Annie Ernaux, *Les années*

Je ne sais pas si j'ai envie d'amorcer un projet d'écriture. Je ne suis pas certaine que mes intuitions méritent de devenir une réflexion, et je ne donne jamais suffisamment à lire aux autres pour que mes idées soient comprises. Quand j'écris longtemps, je finis par dire une chose et son contraire. D'ailleurs, rien de ce qui sera dit ici n'est absolument exact, puisque la fête est dissoute quand on commence à la raconter. Mes avis changent vite, mon souffle est court. Je n'aime pas le travail long, la prise à bras-le-corps des idées. Je préfère envoyer des messages et attendre des réponses. C'est une forme d'écriture à ma portée. L'écran du téléphone me déshabitue à la durée, me remplit d'existences désarticulées.

En fait, j'ai besoin de m'adresser à quelqu'un pour faire naître une idée. Mes ruminations silencieuses se déploient par le langage. Une personne m'a dit que, pour sa part, les pensées prenaient la forme d'images, qui s'organisaient ensuite en nuages de sens, ce qui m'apparaît assez étrange. Non seulement il me faut un flot de langage pour réfléchir, mais j'ai aussi besoin d'un auditoire, une représentation mentale de gens regroupés, généralement des personnes que je connais, mais pas des proches comme mes parents. Plutôt des gens auprès de qui j'ai quelque chose à prouver comme des collègues d'université. Cette pression, le regard des autres, me force à aller au bout de ma pensée, à être articulée, convaincante.

La concentration profonde n'existe que lorsque mon rapport à la réception est intensifié de cette façon, mis en crise. Il y a là une densité que je ne connais pas autrement, comme si plusieurs mains tenaient ma tête ensemble. Être reçue est exigeant, il faut le comprendre, quand je m'engage dans une conversation, quand j'invite des nouvelles voix à la table, il n'y a pas de retour en arrière. Ces visages ne font finalement pas que m'entendre et me répondre, ils s'invitent dans toutes mes pensées.

Dans ma tête, c'est comme dans ces films, les huis-clos (véritable « image infernale du Vivre-Ensemble² »). Tous y sont enfermés en retenue ou doivent élucider une enquête dans un train en marche. Les personnes présentes refusent d'être tranquillement assises autour d'une table, elles désobéissent, se lèvent, font des mauvais coups. Quand je les recroise dans la *vraie vie*, je vois que ce que j'ai construit d'elles est erroné. Personne n'accepte d'être un fantôme plus d'une seconde. On pile dans mon jardin et sur mes plates-bandes. La foule échappe à ses déterminations, elle est trop mouvante pour se laisser saisir.

J'essaie de garder la première impression intacte, de partir quand tout va encore bien. Mes fantasmes ne dialoguent pas avec quoi que ce soit, ils sont fulgurants, aussi catégoriques que la peur des hauteurs. Dans la pensée de Julia Kristeva, la peur et le fantôme se rejoignent en ce que ces deux états exposent la fragilité du sujet, qui casse au lieu de plier lorsqu'il est mis en relation avec l'extérieur³. En revanche, le lieu de l'écriture est l'espace mitoyen qui peut permettre à nos voix d'advenir en trouvant refuge dans les signes⁴. Celle qui craint tant la foule arrive finalement à l'admettre.

Ainsi accompagnée, il me devient possible de ne pas « mourir de peur⁵ » dans un non-lieu de la pensée. L'écriture est habitée : voilà une chance de ne pas parler seule.

² Roland Barthes, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France, 1976-1977*, Paris, Seuil, 2002, p. 35.

³ Julia Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur, op. cit.*, p. 43.

⁴ *Ibid.*, p. 45.

⁵ *Idem.*

Les voix et les regards ont saturé l'espace. J'interromps abruptement une conversation avec quelqu'un qui s'intéresse à moi et que j'aime bien, comme pour ne rien gâcher. Si l'on vient trop proche de moi, j'ai l'impression que je ne pourrai plus *tenir ensemble*. Il vaut mieux partir. Cette manière de me défiler me donne un aspect fantomatique duquel je n'arrive pas à me déprendre.

Un jour, il faudra rester pour voir.

C'est aussi que j'ai été élevée comme un fantôme. Ma propre famille est une idée floue. À leur séparation, mes parents entretiennent pendant des années un conflit lancinant. Nous n'en parlons pas. Quelques femmes passent dans la vie de mon père, je vois en elles le désir de devenir mes deuxièmes mères, une tendresse pour l'enfant silencieuse qui ne manque pas un mot des conversations, l'enfant trop sérieuse, décalée. Moi aussi je veux être près d'elles, que l'on fasse des choses ensemble. Il est parfois question d'avoir une nouvelle maison, mais mon père n'arrive à rien planifier et les projets se volatilisent. On ne s'occupe pas beaucoup des lieux, ni du lien entre nos vies. J'aurai plus tard de la difficulté à aimer à l'intérieur d'un foyer, en instituant plutôt qu'en démantelant – *avec* et pas *contre*.

Nous nous côtoyons sans faire famille. Ces allées et venues chez moi ne créent pas de réelles cassures, elles sont plutôt un rappel de ne pas trop m'attarder à des personnes spécifiques. Quand j'ai onze ans, mon père a un enfant avec une femme qui n'est pas sa conjointe et qui ne m'aime pas du tout. Ça n'arrive pas dans les familles que je connais, dont la plupart ont une structure traditionnelle. Je prie pour que ça ne se sache pas à l'école. C'est ce que font les adolescentes au lieu d'être tristes.

J'ai souvent l'impression de manquer quelque chose. L'école secondaire est un espace sous-stimulant. En 2012, les enseignants de mon école ne voient pas l'utilité de parler de la grève qui a lieu en ville. Pourtant, les conséquences de la hausse des frais de scolarité se font d'autant plus sentir chez les jeunes Gaspésiens. Des conseillères en orientation viennent nous vendre les emplois qu'il y aura bientôt dans le Nord et dans l'Ouest canadien. Il y a les personnes qui deviendront des cols bleus friqués, puis celles qui les serviront dans les commerces de détail. Une poignée choisiront des professions libérales, comme leurs parents. On dit qu'il faut investir dans son avenir, que c'est ça, l'utilité de l'école.

Je saute des périodes de cours pour suivre la grève étudiante sur Twitter. Dans les vidéos, je fétichise les larmes et les blessures. Il semble qu'il faille désormais se faire mal pour être au monde autrement.

Ma mère sait que je manque mes cours, mais elle ne dit rien. Je lui en suis reconnaissante. Nous allons ensemble manifester à Montréal lors d'un beau voyage, ma première vraie rencontre avec la ville. Je n'aurais pu espérer meilleur cadeau de sa part.

Je suis grisée d'entrer en contact avec ce monde, même brièvement. Les grévistes que je rencontre plus tard racontent ce qu'ils retiennent de cette période, la chaleur inquiétante mais jouissive du mois de mars. On me rappelle le jargon imposant que je ne comprenais pas tout à fait à l'époque, mais dont le sens s'éclaire par la suite : *levée de cours, loi 78, P6, recours collectifs, AG, quorum, porte-parole*. J'avais comblé l'espace entre ces morceaux arides de langage par tout ce qui a à voir avec le désir, la distance me permettant de me raconter librement la grève.

L'iconographie de 2012 est souvent insatisfaisante dans son désinvestissement de la question du vivre-ensemble. En image, il ne nous reste que les éclats de cette période. Quels sont les lieux pour se voir les uns les autres au sein de cet héritage ? Je suis déçue du film *Ceux qui font les révolutions à moitié ne font que se creuser un tombeau*, qui nous montre des militant·e·s ne s'inscrivant dans rien, sinon dans un rapport esthétisé au langage révolutionnaire qui ne fait référence qu'à lui-même.

Il vaudrait mieux, à même cet héritage, se parler plus longuement du politique, même si nos voix tremblent face à la possibilité d'échouer. La parole brise le fantasme en érigeant des installations fabuleuses qui sont toute la vie, celles où l'on peut choisir de se voir, remercier celui qui a acheté une rallonge électrique pour la marche, pleurer un mercredi ou un jeudi alors qu'il faudrait plutôt travailler.

À mon arrivée en ville, je n'ai droit qu'à l'atmosphère sinistre engendrée par la récupération du politique par la politique, le changement de gouvernement marquant la fin du soulèvement populaire. J'observe le spectacle des petites bandes démantelées et des militants tristes. Le gouvernement nouvellement élu imite le précédent en refusant de mener un débat de fond sur l'éducation. Son style plus gentil a un effet démobilisant sur la population. Les leaders étudiants se font offrir du travail au Parti québécois. C'est le pire scénario, et je ne parle même pas de l'épouvantail de la Charte des valeurs, violence sourde du Québec contre la ville dans laquelle je viens de m'établir.

Puis, arrive la grève du printemps 2015, brillamment portée par les slogans « fuck toute » et « mangez de la merde » (je dis *brillamment* sans sarcasme). Je crois que plusieurs pensent à 2012 et se disent « on pourrait le refaire », mais on s'en rappelle plutôt comme d'une danse maladroite caractérisée par son manque de momentum. Des personnes qui étaient convaincues trois ans auparavant demeurent silencieuses. Je vote pourtant en faveur de la grève dans une belle église de la rue Papineau, comme pour rattraper quelque chose. Il y a les discussions au niveau métró de l'UQAM où nous sommes assis·e·s sur un sol couvert de brillants et de confettis. Je regarde les autres étudiant·e·s marcher et réalise d'une drôle de manière que mon expérience de la grève n'est pas distincte de la grève elle-même. Ma vision du politique se densifie. Nous n'avons presque pas de cours cette session-là.

La ville me montre l'éviction littérale et symbolique. Je suis expulsée de l'un de mes premiers appartements. Ce n'est pas une si mauvaise chose, les autres locataires du bloc sont des petites polices qui n'ont comme sens du voisinage que l'esprit de surveillance, me semble-t-il. Je n'ai pas beaucoup de meubles à déplacer. Mes deux meilleures amies avec qui je suis partie de la Gaspésie se chicanent et cessent de se parler. Leurs tentatives de réconciliation ne font que complexifier leur différend initial et en démontrer l'aspect tentaculaire. Les souvenirs de nos quatre cents coups adolescents ne sont plus suffisants pour réparer les pots cassés.

Ma mère m'avait bien avertie que mon univers social périliterait à dix-huit ans, mais que peut-on faire de ce genre de prophétie ? Mes amies finissent par déménager ailleurs, la magie de la métropole n'opère plus pour elles. Je leur donne quelquefois des nouvelles l'une de l'autre, jusqu'à ce qu'elles me demandent de cesser.

Je m'adapte à la ville d'une façon qui s'apparente à une immersion dans un pays de langue étrangère où l'« on apprend à vivre avec ce qui nous est étranger et même à s'identifier à cette étrangeté, dans la mesure où l'on parvient à modifier son système immunitaire⁶ ». J'intègre la notion de valeur qui est accolée à tout objet et à tout espace dans la ville. L'impermanence est perpétuelle, tout est négociation. Les quartiers, je les sens changer en cinq ans seulement, se réorganiser en fonction des plus mobiles d'entre nous, des touristes, de ceux qui bougent souvent et vite, qui ne se rencontrent dans les bars que pour s'inviter ailleurs. De ceux qui commandent en ligne, qui vont acheter leurs meubles en auto ou qui font leur épicerie dans les grandes surfaces en rentrant du travail.

L'érosion du commerce de proximité s'opère dans mon quartier comme dans les autres, elle nous semble aussi naturelle que les feuilles qui tombent des arbres l'automne. Nous l'acceptons lentement et perdons des visages connus dans la brume – le quincaillier, le commis de dépanneur, la vendeuse de meubles.

⁶ Carole Levaque, « La langue : délaissée, rejetée, oubliée et retrouvée. Quelques réflexions, quelques questions », dans *Filigiane*, volume 18, numéro 2, automne 2009, p. 54.

Puisque j'ai des privilèges, l'éviction demeure un non-événement. C'est peut-être là que réside mon envie d'en parler. Il existe l'expulsion violente, mais aussi l'éviction froide, l'éviction innomée et lente face à laquelle se trouvent en permanence les précaires. Celle qui les dépouille délicatement de leur vie à même leur vie. Une catastrophe qui, comme le sentiment de la fin tel qu'élaboré par Paul Chamberland, échappe aux discours savants, offrant plutôt une énigme à qui s'y intéresse.

« La fin ne vient pas d'ailleurs que de nous. Pas d'autre fin que la nôtre. Humanité. Rien d'un fait objectif. Cesser d'être humain, telle est la fin⁷ ».

Je quitte mes quartiers calmement, sans éclat. En pleine crise du logement, je trouve un autre endroit où habiter en traînant ma mère aux visites. Elle est bien habillée, avenante, pas hostile devant les enquêtes de crédit humiliantes. J'obtiens un appartement comme j'obtiens des emplois lorsque je suis convoquée en entrevue, que j'ai un peu faim et qu'il faut séduire.

⁷ Paul Chamberland, *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*, Montréal, VLB, 2004, p. 25.

2.

Une semaine après avoir quitté la Gaspésie pour m'installer à Montréal, l'inquiétude s'installe. Les réserves de nourriture que mon père m'a laissées s'amenuisent. Mes amies habitent plus loin de chez moi que ce que j'avais évalué sur Internet trois ou quatre mois auparavant. Il nous semblait alors évident que nous pourrions toujours nous voir, que rien ne changerait jamais. L'une d'entre elles est dans l'ouest de la ville. Les autres sont sur le Plateau dans un bel appartement fait en longueur. Pour un temps, nous croyons en une sorte de diaspora gaspésienne, nous nous faisons découvrir des endroits les un·e·s aux autres, y prenons des photos pour donner des nouvelles aux êtres chers restés *là-bas*. Il y a en permanence des amis allongés sur nos divans-lits.

Je choisis un programme d'étude en anglais parce que je trouve que ça a un lustre spécial. C'est une rupture plus grande avec ce que je connais, ça me rend fière et étourdie. Mon admiration pour la langue étrangère devient précisément ce qui m'empêche de m'intégrer à ce monde.

Je me fonds dans le décor quelques temps. Ceux qui me connaissent depuis peu ne remarquent pas que je ne fais pas de blagues, que je suis moins pétillante, que je ne sais pas exprimer la complexité des choses. Je ne parle jamais de mes opinions sur quoi que ce soit. On ne m'en demande pas davantage. Quel enfermement doivent vivre les personnes nouvellement arrivées qui n'ont ni l'anglais ni le français comme langue maternelle ? Combien de temps cela prend-il pour que leur société d'accueil entende réellement leur voix, dans sa subtilité et ses nuances ? Cela arrive-t-il jamais ? Quand peuvent-elles cesser de s'adapter pour vivre, simplement ? Apparaître, advenir comme elles le souhaitent, faire des erreurs, parler fort, créer des brèches dans le regard extérieur ?

Près de l'université, j'embrasse un Néo-brunswickois qui s'appelle Clem. Ça me permet de traîner un peu avec sa petite bande composée des personnes les plus drôles de mes cours. Nous marchons ensemble dans le temps encore chaud de septembre à la

rencontre d'un petit dealer ou seulement pour flâner. Nous nous arrêtons pour caresser des chiens et pour bavarder avec leurs maîtres. Il y a plusieurs enfants de la haute dans le groupe. Ils arrivent à parler de tout avec tout le monde et dans toutes les langues, jouant aux riches avec les riches, aux prolos avec les prolos. Arrivés en même temps que moi il y a quelques jours seulement, Clem et les autres ont l'air d'avoir acheté le quartier. Je voudrais fondre entre le soleil et le béton.

Je sors parfois avec mes amies gaspésiennes dans les soirées organisées par leurs cohortes universitaires respectives. Je reste dormir chez elles deux ou trois soirs. Nous vivons avec le drôle d'impératif de devoir connaître le plus de gens possible sans trop savoir pourquoi. On me dit que c'est comme ça, l'université. Après chaque soirée, des demandes d'amitié pleines de promesses, autant de profils virtuels qui, constellés, finiront un jour par ressembler à un tas d'ossements dans mon fil d'actualité. J'en vois s'abîmer dans la possibilité infinie des rencontres, qui suppose la dilapidation infinie de temps et d'argent. Certain·e·s se trouvent peut-être encore dans les limbes des stations de métro à chercher une direction, l'histoire ne le dit pas.

Quelque chose ici inquiète notre besoin de proximité. L'idée qu'il y ait toujours plus intéressant ailleurs nous met dans un état de vigilance, une sorte d'entre-deux perpétuel. Le sujet contemporain a le fardeau déréalisant de « supporter l'illusion que tout lui est possible⁸ » et l'impératif de devenir soi relève plus que jamais de la responsabilité individuelle et de l'esprit d'initiative. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'individualisme contemporain ne se manifeste pas tellement en un repli de l'individu sur lui-même, mais plutôt en un brouillage des sphères publiques et privées. L'ouverture à l'autre, a priori plus possible que jamais, pourrait bien nous mener à l'éclatement.

Dans la confusion entre public et privé, on remarque que ce qui était valorisé en milieu de travail s'étend désormais aux sphères de l'intime⁹. Les champs amoureux et sexuels sont investis par le langage de la performance. On constate que l'inverse est aussi vrai : lorsqu'on dit d'une personne qu'elle n'est pas bonne dans son travail, en la qualifiant de *low performer* par exemple, on l'attaque dans ce qu'elle est, on l'attaque sur le plan privé¹⁰. C'est sur ce mode inquiétant que l'on nous invite à nous dépasser en tout temps, à donner chaque jour le meilleur de nous-même.

⁸ Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi : dépression et société*, Paris, Odile Jacob, Coll. « Poche Odile Jacob », 1998, p. 293.

⁹ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, Paris, Hachette, « Coll. Pluriel 8784 », 1996, 351 p.

¹⁰ Danièle Inhart, « Entrevue radiophonique avec Hervé Gardette », *L'invité des matins*, diffusée le 28 août 2019, Paris, France culture, 53 min.

La figure de *l'individu conquérant*, telle que théorisée par Alain Ehrenberg, occupe une place centrale dans notre imaginaire ; le dynamisme, l'habileté à communiquer, l'autonomie et la capacité à être son propre guide déterminent en grande partie notre valeur en société. C'est l'individu conquérant que l'on embauche et que l'on veut fréquenter. Ce modèle de performance de soi laisse bien peu de place à la démonstration de la vulnérabilité, essentielle pour se sentir compris·e·s.

La sociologue des sentiments Eva Illouz s'intéresse au phénomène d'évaluation de soi et des autres dans les relations intimes. La nécessité de se montrer autonome en permanence et celle de faire reconnaître ses besoins par l'autre s'articulent en une contradiction insoutenable, source de misère affective. Cela donne une impression d'écartèlement : « [La modernité] a fait de l'insécurité ontologique un trait chronique des vies modernes, et n'a cessé d'empiéter sur l'organisation de l'identité et du désir¹¹ ». Nous refusons cependant de considérer la misère affective comme un problème qui dépasse les petites histoires de cœur, comme un enjeu social face auquel nous devrions trouver des solutions, au même titre que les inégalités socio-économiques ou la criminalité. Dans la culture de masse, la représentation des relations amoureuses demeure figée, articulée autour d'un idéal bourgeois basé sur la reproduction et de l'accès à la propriété.

¹¹ Eva Illouz, *Pourquoi l'amour fait mal*, Paris, Seuil, Coll. « Essais », 2012, p. 32.

Comment se pose-t-on dans la ville avec au ventre la peur constante de manquer quelque chose ? Nous nous échappons des relations comme des fantômes. J'en viens à me demander si les liens tels que nous les vivons peuvent accueillir quelque forme de présence. La rupture devient un état d'être perpétuel et non un évènement à dépasser. Cela ressemble à la forme la plus achevée de désintégration de l'autre et de soi qui puisse exister.

C'est l'art d'être sur la ligne entre la présence et l'absence. La rencontre est toujours un but à atteindre, mais jamais un lieu sûr. L'aspect fantomatique du lien rend les deuils impossibles ; quand l'autre se dématérialise, on vit une sorte de détournement cognitif, *Avait-on imaginé tout ça* depuis le début ? La présence, le partage de la misère – la langue nouvelle dont nous avons mémorisé chaque mot.

Un jour, après une courte fréquentation, un jeune homme me demande si je veux que l'on se « recroise ». Je ne sais pas ce que ça implique, puisque le fait de croiser quelqu'un dans la ville relève de la pure contingence. J'ai en tête une représentation mentale de mes différents circuits de marche dans les rues. Il y en a beaucoup que je ne foulerai pas. On dirait une façon de dire « acceptes-tu que l'on s'en remette au hasard, que nous ne fassions rien pour nous revoir ? ». J'accepte sans hésiter.

Des amies nouvellement arrivées m'ont déjà parlé de la difficulté particulière à Montréal quand vient le temps de créer des liens. Les Montréalais sont sympathiques ; on peut passer un beau moment en leur compagnie en les connaissant depuis une heure seulement, ils vous invitent dans leur appartement et ouvrent leurs meilleures bouteilles un soir de tempête, vous regardent dans les yeux, vous appellent par le même surnom que votre mère, vous demandent si vous êtes heureux. En revanche, ils ne cherchent pas particulièrement à vous revoir ensuite, ne vous saluent que brièvement s'ils vous recroisent dans la rue.

Il est terrible de montrer son désir de liens, ça donne l'impression d'être en attente. Je me sens humiliée quand je me compare à celles qui savent prendre les devants, qui savent quoi demander, quand parler ou partir : « Aujourd'hui, dans toutes les situations de la vie sociale, on attend de l'agent social qu'il soit "l'acteur de" (de sa maladie, de sa vie, de son travail...). C'est l'attitude que nous respectons le plus, elle est au sommet de la hiérarchie des valeurs, elle a donc l'autorité d'une règle¹² ». L'inadéquation aux règles de l'autonomie permet de classer les individus par leur niveau de fonctionnalité. Au passage, plusieurs sont pris en charge par différents dispositifs du contrôle de l'État.

Mon aversion pour le concept d'autonomie m'a amenée à me définir plus ou moins consciemment comme dépressive fonctionnelle. Je ne sais pas trop ce que ça veut dire, dépressive fonctionnelle, mais c'est devenu une étiquette opérante. Ça pourrait vouloir dire que je m'arrache de mon lit suffisamment d'heures par semaines pour arriver à payer mon appartement, que j'arrive à rendre la marchandise quand il le faut, mais que cette survivance élémentaire me coûte l'enthousiasme que demande l'entreprise créatrice – l'énergie nécessaire aux révolutions qui m'animent.

¹² Alain Ehrenberg, Lise Mingasson et Alain Vulbeau, « Interview - L'autonomie, nouvelle règle sociale, entretien avec Alain Ehrenberg », dans *Informations sociales*, 2005/6 no 126, p. 115.

Bien qu'usée par mes propres supplications, je me retrouve, encore et encore, face à des désirs miraculeux, « ... et les mélancolies apparaî[ssent] toutes abîmée / de joie¹³ ». Quel dommage de ne jamais pouvoir sombrer complètement.

¹³ Martine Audet, *L'amour des objets*, Montréal, l'Hexagone, 2009, p. 24.

Je crois parler depuis une posture mitoyenne. Comme plusieurs, je me tiens entre la participation au monde et le retrait¹⁴. J'échoue à répondre à des attentes sociales sans toutefois les esquiver réellement. Je me réjouis d'en maîtriser certains codes, même si je fais mine d'être rebutée par le modèle de réussite classique. Peut-être que ça fait ça, grandir dans une famille marginale. On accueille volontiers chez soi un certain degré de conformité.

Les marques de reconnaissance institutionnelle m'attirent comme un char brillant. Je tire de la légitimité d'un prix littéraire. J'ai des diplômes. Je sais *bien me présenter* aux autres quand je fais un effort et que la timidité ne me paralyse pas.

J'ai la chance d'avoir un visage aux traits harmonieux, qui correspond à des standards hétéros. Ça rapporte pour une femme, même (ou surtout) dans les milieux intellectuels. Je suis blanche et sans handicap physique, ce qui me permet de passer inaperçue dans plusieurs situations de la vie sociale. C'est un grand privilège que celui de l'invisibilité. Je ne suis pas prise au piège quand on m'invite à un souper chez du *bon monde* ou à une entrevue. Je suis passe-partout et j'en tire profit.

¹⁴ Mon rapport à la norme est labyrinthique. La norme mange la marge et la recrache à sa guise. Je crois que nos perceptions se contredisent quant à la notion de normalité. Quand on est dépressifs, par exemple, on a l'impression que tout autour de nous est une machine bien huilée. Pourtant, quand on émerge de cet état, on entend dire que tout le monde était malade.

J'ai quand même le sentiment de ne pas avoir beaucoup de pouvoir, bien que je souffre moins que d'autres d'une époque où il n'est pas très facile d'avoir l'impression d'exister. En voulant me faufiler partout, je me fais toute petite. Je ne tire pas très bien mon épingle du jeu. Dans un monde où les logiques transactionnelles s'infiltrent jusqu'au plus intime, la question de la valeur devient un filtre devant son propre reflet. On est soumis au monde quand on n'est pas catégorique dans ce que l'on veut. Quand on préfère se fondre dans la foule plutôt que de miser, bluffer.

Personne n'attend mon verdict, je ne dis jamais *je dois réfléchir et je vous reviens* après m'être éclairci la voix – je n'ai pas appris à négocier. J'arrive trop bien à comprendre pourquoi les gens disent ce qu'ils disent, veulent ce qu'ils veulent. Une sympathie trop grande fait consentir. C'est une forme d'intelligence qui ne sert à rien sinon à se découper soi-même.

Je suis toute là, tout de suite. Ça ne cache rien. J'ai une bonne répartie et la peau douce.

Dans son recueil d'essais *Tonight I'm Someone Else*, qui interroge l'intégrité du soi et la possibilité de l'intime dans un régime marchand de l'image, Chelsea Hodson raconte le déroulement d'un spectacle d'hypnose ayant eu lieu à son école, alors qu'elle était adolescente. Sa meilleure amie, s'étant portée volontaire pour participer au spectacle, avait dansé quelques minutes sur la scène et avait chanté devant tout le monde. Après coup, on a essayé de lui raconter ce qui s'était passé lorsqu'elle était hypnotisée, mais elle a avoué avoir été consciente pendant toute la performance : « C'était plus facile de faire exactement ce qu'on me demandait¹⁵ ». Aliénée par le même désir de plaire, la jeune Chelsea comprenait le geste de son amie.

Dans son livre, Hodson parle des contorsions que nous faisons pour maintenir les fantasmes intacts. Le fantasme nous soumet, contraint nos mouvements. Il nous faut marcher sur des œufs pour ne pas le briser. On s'impose des règles pour alimenter nos fictions et celles des autres.

L'anecdote du livre me rappelle que j'ai souvent agi de la manière qui m'apparaissait la plus facile. Il est extrêmement doux de plaire quand on est sensible. Je ne peux plus identifier ces moments d'exil de moi tant ils sont indissociables du reste. Le choix de se soumettre s'effectue en une fraction de seconde, sans calcul. On y entre comme dans un bain, voilà pourquoi il est si compliqué de s'en déprendre. Où commencerait-t-on ? Et si, sans ces pressions, il ne restait rien de nos corps ?

Le sentiment d'harmonie que l'on vit en incarnant le désir d'autrui : j'y suis étrangement attachée.

¹⁵ Extrait original : « It was easier to just do what he wanted me to do », Chelsea Hodson, *Tonight I'm Someone Else*, New York, Henry Holt & Co., 2018, p. 59.

3.

Tous les enfants courent dans une direction. Je ne sais pas pourquoi. Le terrain est très grand, mais je ne suis pas attirée par ce qui se passe plus loin. Je suis dans les bras de la sorcière. Elle a des confidences pour moi ; je n'en répéterai rien. La sorcière m'offre une poignée de graines à planter dans le jardin. Elle brosse mes cheveux jusqu'à ce que mes parents passent me chercher. Les jours sont pris dans une boucle de répétitions. Je m'ennuie de mes parents en début de journée puis je m'acclimate tranquillement, je deviens de plus en plus à l'aise dans l'espace. L'odeur du lieu se mêle à celle de mes vêtements. Je m'habitue aux plus vieux qui imposent un rythme à la journée. Ils s'expriment très vivement. Je m'adapte comme si je devais naître chaque jour dans cette maison grouillante. Quand j'ai oublié mes parents en fin d'après-midi, ils passent me chercher.

Je suis souvent dans le bureau d'un enseignant récemment arrivé de la ville. Il doit me trouver insistante, mais il persiste à me parler plus amplement de la matière abordée en cours. Il encourage mon intérêt, me prête des livres que l'on ne trouve pas dans la région. Dans ses cours, je m'efforce de ne rien montrer de ce privilège, par peur superstitieuse de me le voir retiré. J'ai un âge limitrophe et pas beaucoup de liens forts. Le dernier jour, je lui dis que je ne l'oublierai jamais. Ces mots sont chargés. Je me trouve folle en me retenant de pleurer dans le corridor.

J'invente des langues avec mes amies, des rituels. Dans les jeux de rôle, nous avons un régime parallèle qui s'exprime sous la forme du conditionnel : « là j'arriverais mais tu ne me verrais pas encore. Je serais dans ma voiture avec mon bébé ». Notre décor est une boutique ou un restaurant, nous faisons mine d'y travailler comme caissières ou serveuses. Ça nous semble noble. Nous n'envisageons pas encore le peu de valorisation de ces formes de travail en société. Des particules de poussière flottent dans la lumière, rien ne nous interrompt jamais.

Ces espaces font penser à ce que Michel Foucault appelait hétérotopie. L'hétérotopie est le lieu physique de l'utopie, à la fois isolé du monde et pénétrable par qui veut s'y aventurer¹⁶. Les jardins, les cimetières et les foires en sont des exemples – mondes à même le monde. L'hétérotopie se suffit à elle-même. Lieu de transformation où l'on n'est pas contraint à une identité fixe, elle permet de s'expérimenter autre, notamment sur le plan de l'identité de genre ou de la classe sociale. L'espace de l'hétérotopie *existe* par le sens qu'on lui donne, tout comme la boutique et le restaurant existent pour l'enfant qui joue. Celui-ci s'y déprend des injonctions de sens imposées par l'adulte. Si on lui laisse l'espace nécessaire, il invente ses propres règles à partir des signes qui lui ont été donnés et réagence ensuite ce qu'il connaît, comme l'écrivain·e le fait avec le langage. Il accepte la brutalité du monde tout en la filtrant.

¹⁶ Michel Foucault, « Des espaces autres », dans *Empan*, no 42, 2004/2, p. 18.

J'ai la tête qui tourne après une journée à jouer au sous-sol chez mes parents, les mâchoires serrées comme quand on a un petit chien dans les bras, prise d'une tendresse trop grande pour moi. Impossible de savoir si ça fait la même chose à mes amies.

Je voudrais, comme quand j'étais petite, quelqu'un avec qui manquer les anniversaires. Nous observerions ce qui se passe du haut de la colline. Les autres ne seraient qu'un fourmillement lointain. Je serais d'un ennui mortel, il n'y aurait rien en jeu, ça ne fonctionnerait pas. Personne n'irait nulle part. Je laisserais ma peau là où on me l'indique sans rien demander, étendrais mes morceaux de corps par terre pour voir ce que ça fait. Je resterais trop longtemps plantée là, plus longtemps que la limite permise. Je n'aurais pas peur le soir et trouverais des parents partout en mes amis¹⁷, même si on dit que ce n'est pas sain. Il n'y aurait pas la frayeur de vieillir puisqu'il n'y aurait rien de l'autre côté, pas de sablier tyrannique, pas de grand mur où afficher des traces de sa vie fabuleuse.

¹⁷ Je pense à l'écrivaine Clarice Lispector. À la fin de sa vie, on dit qu'elle cherchait en ses amis des figures parentales. Elle écrit à la jeune Andréa, fille de son psychanalyste : « Entoure-toi d'une protection divine et humaine, aie toujours un père et une mère ». Orpheline depuis longtemps, Lispector meurt en compagnie de son amie Olga Borelli. La recherche de figures parentales est omniprésente durant ses dernières années de vie. (Benjamin Moser, *Pourquoi ce monde. Clarice Lispector, une biographie.*, Paris, Des femmes, 2012, p. 332.)

Nous tendrions à devenir les hyposujets de Timothy Morton et Dominic Boyer¹⁸ ; plus immanents que transcendants, ayant renoncé d'avance à laisser quelque trace de notre existence sur Terre. Habitant les fentes des grands symboles de notre époque comme le réchauffement climatique, les antibiotiques, les sacs de plastique, le capitalisme¹⁹. Par le fait même, nous nous distinguerions de ce que Morton et Boyer appellent les hypersujets, ceux pour qui l'on

vote aux élections, les experts qui vous disent comment les choses se passent, les gens qui tirent dans les écoles, ceux qui vous expliquent la vie sur votre fil d'actualité Twitter. Les hypersujets sont typiquement, mais pas exclusivement blancs, mâles, nordiques, bien nourris et modernes dans tous les sens du terme. Ils utilisent la raison et la technologie, cyniquement ou sincèrement, comme instrument pour faire avancer les choses. Ils commandent et contrôlent ; ils recherchent la transcendance ; ils s'enivrent de l'expansion de leur royaume²⁰.

Au contraire, les hyposujets sont plutôt ceux qui s'affairent dans leur coin, ils savent se la fermer quand il faut. Ils « squattent et bricolent²¹ » sans être vus, ils « jouent, prennent soin, s'adaptent, souffrent, rient²² ». Leur révolution n'est pas encore récupérée par la technologie, ni par le discours. Les hyposujets sont les artisans d'une fête qui se réagence à chaque instant.

¹⁸ Timothy Morton et Dominic Boyer, *Hyposubjects : On Becoming Human*, Londres, Open Humanities Press, 2021, 92 p.

¹⁹ *Ibid.*, p. 14.

²⁰ Extrait original : « the type of subject you are invited to vote for in elections, the experts who tell you how things are, the people shooting up your school, the mansplainers from your Twitter feed. Hypersubjects are typically, but not exclusively white, male, northern, well-nourished, and modern in all sense of the term. They wield reason and technology, whether cynically or sincerely, as instruments for getting things done. They command and control ; they seek transcendence ; they get very high on their own supply of dominion. », *ibid.*

²¹ *Ibid.*, p. 15.

²² *Ibid.*

On m'accorderait d'être intensément moi ou de n'être rien du tout, ce qui est presque pareil. Plus dominée par la peur du rejet ou de l'échec. Comme la vie, exactement : ni mieux, ni pire. Quelconque. Parfois coupable de lâcheté, ce qui arrive même dans les meilleures familles. Je ne serais pas unique ou souveraine, mais sûrement pas médiocre non plus. Ni maline ni naïve, je croirais en ce qui est là et j'aimerais ce que j'arrive à toucher.

Une canette écrasée, un rassemblement de personnes, *d'objets hétéroclites, de lutteurs, de femmes-serpents, de diseuses de bonne aventure*²³. La petite bande qui m'avait trouvée une fois, la chambre et l'odeur de la chambre, deux femmes qui mangent une orange à leur pause, les adolescents qui étirent le temps avant de rentrer chez eux après l'école, un téléphone public éprouvé, des travailleurs de la construction qui rient dans un *diner*, mon amie dans le cadre de la porte. Dans ses mains : une bouteille en verre, des ciseaux de coiffeuse. Tout cela se peut, dans le texte.

²³ Michel Foucault, *op. cit.*, p. 17.

La fête n'est pas simple, non. Il faut sacrifier quelque chose pour en être. Devenir un peu moins qu'un·e. L'équilibre, je n'y crois pas trop. Remarque : je n'ai jamais essayé. Lorsqu'on accompagne quelqu'un réellement, il faut prendre son chaos, ou se laisser prendre par lui. Au point de ne plus savoir pourquoi nous sommes là, dans ce corridor de clinique médicale ou au bord de l'autoroute, ni pour qui. Je crois qu'il faut savoir jouer « à des terreurs semblables²⁴ », sinon on laisse tomber.

²⁴ Alejandra Pizarnik, *Les travaux et les nuits*, Paris, Ypsilon éditeur, 2013, p. 63.

4.

Par une belle fortune, mes parents me lèguent à peu près ce qu'il faut pour survivre, c'est-à-dire qu'ils m'apprennent à aller vers le langage et les arts sans aucune mesure. Grâce à cela, il m'arrive de me régénérer magiquement, comme eux sans doute, devant l'effondrement ordinaire. Mon père me montre des films avec des personnages fous et extravagants, peut-être pour m'apprendre quelque chose de nous, pour m'expliquer de manière détournée son dérobement des règles, des formes prescrites, son habitude de se dédoubler sans faire exprès. J'ajoute par la rencontre de ces personnages des couches à ce qui me fait. On m'amène face à des œuvres qui me sont exigeantes. J'essaie de ne pas craindre l'inconnu quand je suis angoissée. Si je ne comprends rien à ce qui se produit, j'entre dans un état qui m'élève.

Je finirai par chercher toute ma vie une opacité semblable, la perte dans les signes, l'étonnement. Dans la rêverie, je me sens proche des artistes. Je ne suis jamais autant moi qu'en les fixant.

Je ne suis jamais autant moi-même que dans l'attente de quelque chose. Je vire chaque objet de bord. Ce qui se trouve ici, je l'ai déjà retourné : tout le dedans vers le dehors. Il y a des mots que je ne dis même plus pour les sauver du commerce. J'imagine que l'on doit marmonner ainsi en attendant le grand soir. Rien de plus superstitieux que l'attente, rien de plus saturé de signes. Je devrais commencer à ranger. *Tenez, voilà ce que je voulais dire.* Mais si la voix ne trouve pas son fil, c'est que j'attends.

J'écris d'abord des poèmes parce que c'est une forme d'écriture qui se pratique bien fatiguée. Ça commence un hiver en rentrant du restaurant où je travaille, je rassemble les idées hétéroclites que j'ai accumulées l'après-midi et le soir. Quand je suis *sur le plancher*, ce rituel permet de trouver une énergie inespérée, comme si j'avais la conviction d'effectuer de manière clandestine un travail de la plus haute importance dont tout le monde ignore la nature (je me suis souvent demandée si *penser à autre chose* pouvait être une forme de résistance, ce serait la mienne en tout cas, ma version du mythique « I would prefer not to » de *Bartleby*²⁵). Je rumine et imagine des façons de découper des vers en passant la moppe ou en comptant ma caisse, imperméable à ce qui, normalement, m'irriterait au plus haut point. Je suis au-dessus de la mêlée. Chaque remaniement apparaît en moi comme une petite révolution dans ce qui cherche à se dire. Un étrange passage s'ouvre entre la fatigue et l'excitation.

Le regroupement et l'assemblage de mes notes me distraient de l'attente des messages de mon copain qui n'arrivent pas. Je cherche du réconfort de sa part après l'hostilité du travail sur le boulevard St-Laurent, la marche froide pour rentrer vers minuit, la distance qui me sépare de mes parents quand les conducteurs ralentissent pour me jauger juste *parce qu'ils le peuvent*. Il est de plus en plus évident que mon partenaire ne pourra jamais m'apporter ce réconfort, mais je ne l'ai pas encore accepté. Je cherche en lui un bouclier, une zone intermédiaire : c'est une faveur qui ne se demande pas. Je développe quelque chose comme des réflexes d'accro, écrivant à plusieurs autres personnes afin de diviser ma souffrance. Cela fonctionne parfois.

²⁵ Herman Melville, *Bartleby the Scrivener : A Story of Wall Street*, New York, Melville House, 2004, 64 p.

Pour Maurice Blanchot, la forme du couple éveille un véritable « oubli du monde²⁶ ». Les amants forment une « société antisociale²⁷ » qui dispense, pour un temps, de se conformer aux impératifs parfois pesants d'une sociabilité plus large. Ceux-ci sont donc impunis tant qu'ils *s'entendent*, répondant à leurs propres lois, vivant leur propre temps. Même le plus sombre de ce qui se trouve au sein du couple m'apaise. J'aimerais que mon partenaire me montre une chose trop dégoûtante et secrète pour l'extérieur, je la garderais jalousement. Je garderais bien jalousement mon dégoût.

S'il était là, je sens que nous pourrions nous coucher et nous endormir ici même, dans cette rue ou sur ce banc de parc. Je voudrais coucher avec lui en pleine ville pour régler une fois pour toutes la question de l'espace.

Bien sûr, je finirais congédiée de là aussi. Mieux, je me congédierais moi-même en sacrifiant la part de moi qui est désirée par l'autre. Dans un univers totalitaire, la part amoureuse est remplacée par un petit soldat qui nous réveille à l'aurore pour démonter le campement et brûler les corps laissés là.

²⁶ Maurice Blanchot, *La communauté inavouable*, Paris, Minuit, 1983, p. 58.

²⁷ *Ibid.*, p. 57.

J'en suis alors à ma première vraie relation. Je me dis que la distance qui s'exacerbe entre nous n'est qu'un mauvais moment à passer. J'ai l'impression de me trouver dans quelque chose de plus grand que moi. C'est ce qui me rend patiente. « La souffrance peut être vécue religieusement si on la pratique bien²⁸ », écrit Chelsea Hodson. Il y a, dans ses essais, un détachement paradoxal, puisque l'écrivaine pourchasse sans relâche l'objet de son désir, mais avec un recul exempt de toute névrose.

Peut-être que lorsque l'on crée, notre capacité d'agir ne nous est pas complètement confisquée dans l'attente de ce qui n'arrive pas.

J'ai souvent honte de cette dimension de mon identité féminine, celle qui attend, mais elle a toujours densifié mon présent. L'anticipation a à voir avec le jeu. Malgré moi, j'ai de l'attachement pour la viscosité de l'attente.

²⁸ Extrait original : « Suffering feels religious if you do it right. », Chelsea Hodson, *op. cit.*, p. 60.

L'espace de l'écriture, que je découvre alors, corrige les autres espaces. On m'en permet trop – trop d'attente, trop d'appétit. Je dis des choses dures. Je n'y suis pas humiliée de mon avidité, pas enterrée par la parole des personnes plus entreprenantes, cohérentes et crédibles. Le texte est là jusqu'à la nuit, au moment de l'éclair, quand ça commence à tenir magiquement et que plus personne ne regarde.

J'accueille des vérités qui me sont inadmissibles autrement. La fin se retrouve partout dans mes textes, alors qu'ailleurs je me crispe dans mon envie de tout vouloir préserver. Je ne suis pas tout de suite consciente de cette inadéquation. « Mais les signes ont la fâcheuse caractéristique de faire sens après coup, alors que leur vocation serait plutôt d'être prémonitoires²⁹ », écrit Viviane Forrester dans *La violence du calme*. Nous allons doucement à la perte sans en laisser surgir les manifestations : « Mais où se passe la terreur ? [...] Où se crient les cris où se pleurent les pleurs ?³⁰ ». Je lance mes intuitions au plus vite dans un grand trou comme on se débarrasse de draps infestés.

À vingt et un ans, en plein cœur de ce qui est socialement considéré comme le point culminant de ma vie de femme, j'écris me sentir *déjà hachée comme une vieille*.

²⁹ Viviane Forrester, *La violence du calme*, Paris, Seuil, 1980, p. 95.

³⁰ *Ibid.*, p. 6.

Au travail, nous pouvons faire jouer n'importe quelle musique durant les quarts de soir, quand les patrons ne sont pas dans les parages. Ces soirées sont des moments inoubliables durant lesquels nous pouvons faire du lieu notre espace, l'envahir de l'énergie folle de la fermeture. Plus besoin d'être contenues, polies, souriantes. Nous courons, relevons notre T-shirt sur nos têtes, dévoilant ainsi notre ventre et notre soutien-gorge. Des passants nous regardent par la fenêtre, perplexes ; nous éteignons vite les lumières pour ne pas être vues. Nous sommes toutes des jeunes femmes venues à pied et nous savons que la nuit ne nous accueillera pas ailleurs. Notre univers est ici, à même la gueule du loup.

Enfin rentrée, je m'accroupis dans mon lit et m'affaire comme jamais, accompagnée d'une musique que ma collègue préférée m'a fait découvrir plus tôt. J'écoute *Party* de l'artiste El Perro del Mar : *Is it so hard to see ? / I don't want to be your friend / I just want to be a part of you [...] / I just want to be a part of it*. Elle a une voix d'enfant hypnotique qui demande l'impossible avec candeur. Moi, je demande aux poèmes de me sauver et ils me sauvent.

Minuit trente, une heure, une heure trente. J'écris mal assise, jusqu'à avoir des douleurs au dos.

C'est un grand chantier pour quarante ou cinquante mots. Rien de ce qui se trouve dans le poème ne passera l'épreuve du retravail. Pourtant, l'essentiel est là : un corps, des bras, des organes. Au moment de dormir, je ne peux m'empêcher de me relever plusieurs fois pour relire le texte, qui m'est déjà devenu étranger. J'aime sa difformité de prématuré. C'est autre et c'est moi en même temps, présence énigmatique mais résolue. Quand je fais quelque chose qui se tient, je me dis que je ne suis pas seule.

J'ai écrit des textes dans lesquels on sent une étrange démarcation entre celle qui parle et le reste du monde. Une mystérieuse ligne dans le sable. La voix au *je* y constate que « les gens [autour d'elle] vivent très peu ». Elle s'y sent débordée de voir les nouveaux parents acheter des maisons, ces familles qui arrivent dans son quartier « en camions d'anniversaires ». Encore une fois, le changement va trop vite pour elle. L'hédonisme la répugne instinctivement, sans qu'elle ne connaisse réellement les artistes punks qui ont fait de cette critique leur cheval de bataille. J'ai de la tendresse pour cette pensée qui essaie de résister à la vie domestiquée avec les moyens du bord. Celle qui parle s'enferme à double tour, comme en crise d'adolescence tardive.

Dans la forme, cette mise à distance du monde se manifeste par des procédés d'ironie et d'humour noir – se frotte au cynisme. Étant chaque jour envahie de *memes* qui pressent le citron de notre faillite collective, il est difficile de ne pas être façonnée par leur omniprésence. Les milléniaux ont grandi avec *The Simpsons* et *South Park*, produits culturels qui universalisent le langage satirique. Je lie les dispositifs ironiques à l'aspect fantomatique duquel j'ai parlé plus tôt. L'ironie, que j'adore chez les artistes, témoigne dans mes textes d'un réflexe de facilité, d'une résistance à me laisser apparaître. L'ironie protège lorsqu'on a peur de se faire avoir, elle « pourrait bien nous éviter d'être les dupes de qui ou de quoi que ce soit³¹ ». Elle complexifie, met en crise les régimes de vérité. La voix ironique met à distance, elle tient son objet du bout des doigts alors qu'il faudrait plutôt qu'elle s'en mette plein la gueule (et elle souhaiterait cela de tout son cœur).

³¹ Martin Désilets, « L'ironie : conscience lucide et rempart contre le désenchantement » dans *Revue d'art contemporain ETC*, Montréal, n. 51, septembre-octobre-novembre, 2000, p.7.

Je crains que l'ironie me laisse plantée là, paralysée par la densité du réel. Par quels moyens voile-t-on sa vulnérabilité ? C'est bien de cela qu'il s'agit.

Pour Guillaume Leblanc, l'ironie permet de « s'extraire de la puissance agissante du monde pour devenir spectateur de ses drames et de ses insignifiances³² ». La voix ironique découle peut-être de la vigilance qui m'intéresse : « [Un artiste qui ironise] est installé "le cul entre deux chaises". Pour mieux voir et comprendre, rester aux aguets. Mieux saisir. Pour mieux sourire³³ ». La personne qui rit à des funérailles n'est-elle pas l'incarnation même d'un fantôme ?

Je vois bien que les mécanismes ironiques auxquels ma parole est intriquée sont un moyen de continuer à parler, mais je me demande ce qui permet à l'artiste de s'extraire des drames et des insignifiances de la vie. Il faut dépasser l'idée que l'on est spéciale parce que l'on sait s'exprimer et que l'on a accès aux moyens de la production artistique.

Suis-je si différente des personnes que je caricature parfois ? Celles qui veulent croire que l'on puisse aimer un travail, qui souhaitent du confort, de la stabilité, des belles rues où regarder leurs enfants grandir ?

³² Guillaume Leblanc, « Le premier étonnement », *L'ironie, le sourire de l'esprit*, dir. Cécile Guérard, Paris, Autrement, 1998, p. 27.

³³ Martin Désilets, *op. cit.*, p. 10.

L'abolition de la distance devient une nécessité. En avançant, je verrais le présent tel qu'il est : fragmenté, radical, insubordonné. Ma pensée créatrice serait un nez cogné sur le front de la présence, un emmêlement idiot de bras et de jambes. Vie vécue trop près de l'alouette. Appelons cela du désir. Je m'approche.

5.

Difficile de savoir quelle part de ma solitude est choisie. On peut vouloir être seule parce que ceux qui étaient là ne l'étaient qu'à moitié et qu'on a fini par se débrouiller soi-même. On adopte la solitude comme un état duquel on pourra au moins se réclamer, qui ne sera pas imposé de l'extérieur.

On pourrait me dire *tu as signé tous les papiers d'être seule*, me les brandir au visage *tu as signé là là là et là* et on aurait raison. J'ai ce que je mérite, à force de ne pas faire d'efforts pour élargir mes horizons. Je ne suis pas du genre *les contraires s'attirent*. Je n'ai pas d'ami ingénieur. Quand je le peux, je reste dans mes milieux, je ne me mets pas dans des situations où je dois défendre mes choix. Je n'ai jamais débattu avec des masculinistes. Je trouve que c'est un cadeau à se faire. Le besoin de communauté me pousse vers le même. Je cherche à ériger des ponts rapidement. Envoyer des messages, attendre des réponses.

Je croise quelqu'un que je ne connais que par les réseaux sociaux dans la rue. J'adore ses publications sombres et joyeuses à la fois. La vie virtuelle par laquelle nous nous connaissons est saturée et bruyante – nous ne sommes pas habitués d'avoir de l'espace autour de nous. D'abord, on se reconnaît, puis on hésite sur la pertinence de s'arrêter pour parler. La personne s'arrête : nous nous parlons. C'est intime pour moi, même ça. J'ai envie de m'excuser d'avance de décevoir. Je suis habituée aux zones grises d'Internet, qui permettent d'être avec d'autres sans être avec d'autres. C'est déjà mieux que le sentiment d'être plantée là, je me dis, avec des bras qui ne font rien et qui me demandent de m'engager à quelque chose.

Malade des interactions, je me replie sur la virtualité qui ne pose pas de questions. Les technologies nous habituent à être « secondés, assistés, guidés ³⁴ » sans avoir l'impression de devoir donner en retour (pourtant, nous travaillons pour la Big Tech en révélant le plus intime de nos désirs). Étrangement, l'hypermodernité engendre un accroissement du rapport à soi duquel découle un sentiment de détachement : « [E]lle offre aux individus [la capacité réflexive] de pouvoir se penser en extériorité d'eux-mêmes³⁵ ».

Je suis enveloppée par la virtualité, qui me fait vivre quelque chose comme un sentiment océanique, cette impression d'être une petite parcelle qui flotte dans un grand tout.

³⁴ Francis Jauréguiberry, « Les technologies de communication : d'une sociologie des usages à celle de l'expérience hypermoderne », dans *Les nouveaux objets de la sociologie*, no 59-60, automne 2015, p. 202.

³⁵ *Ibid.*, p. 206.

Il semblerait que plus de la moitié des gens vivent seuls dans l'arrondissement Ville-Marie³⁶, qui englobe mon quartier. Nous sommes les champions de la solitude. Je me dis que ce modèle de répartition des individus doit représenter une perte d'espace importante. Il y a des endroits dans le monde où on accueille plus volontiers les autres dans son lieu de vie. En Argentine, j'ai remarqué qu'il était courant d'installer un bureau de psy ou un salon de coiffure dans son appartement en cachant son lit à l'aide d'un paravent. Ici, on a une grande bulle ou encore trop de possibilités pour avoir à repenser la séparation entre les sphères publiques et privées.

Il n'y a, selon la sociologue Marie-Chantal Doucet, pas de cause unique au « phénomène de la vie seule³⁷ ». Tout le monde a ses raisons et il faut résister à la tentation d'associer trop systématiquement l'individualisme et la solitude. Les statistiques me surprennent parce que je ne croise pas tellement les personnes seules de mon quartier – c'est peut-être le propre de nos modes de vie, de ne pas se croiser, de demeurer invisibles les un·e·s aux autres.

J'aurais de la difficulté à identifier les raisons de ma propre solitude, à voir où commence le choix dans tout ça. J'avoue que je ne déteste pas me traiter en pestiférée, déambuler dans les rues à l'heure du souper en maugréant sur le fait que tout le monde est au bord d'un lac en néo-ruraux éblouissants. Ma mise en quarantaine a été l'un des aspects les plus cathartiques d'une rupture amoureuse difficile, durant laquelle j'ai compris qu'aimer très fort ne faisait pas tenir les choses ensemble. J'apprends la loi, la leçon : ce que nous aimons ne nous appartient pas – pas de lieu, pas d'ordre, pas de maison.

³⁶ Marie-Chantal Doucet, « Vivre seul : une solitude équivoque dans le processus d'individuation contemporain », dans *Sociologie et sociétés*, vol. 50, n. 1, 2018, p.188.

³⁷ *Ibid.*, p. 186.

Peu après le déménagement suivant la rupture, la canicule s'infiltré dans mon nouveau 3 1/2 et les enfants de l'appartement du haut me courent sur la tête. Je n'arrive pas à rassembler suffisamment de contenance pour exiger du respect ou pour espérer une brise d'air frais. Je m'éclipse avec une musique dans les oreilles, me rends au café pour squatter l'Internet, accotée sur un mur en plein soleil. Le deuil donne un aspect étincelant au réel. On est souvent à son meilleur jour quand on a très peu à perdre, je n'ai jamais su pourquoi.

L'appartement que j'ai choisi a des murs bruns, mauves et vert forêts avec des poils de chat blancs collés partout. L'odeur de litière est persistante, comme dans les autres logements du coin que j'ai visités.

La locataire qui était là avant moi continue de recevoir à la tonne des documents de la Sea Shepherd, de PETA et d'autres organismes qui lui crient après. Je les laisse trainer un peu dans mon entrée, par respect pour les arbres abattus, puis ils remplissent mon bac de recyclage. Elle reste un spectre étrange dans l'appartement, Annie. Les indices que je rassemble sur elle ne me permettent pas de m'en faire un récit qui soit cohérent. Je trouve que ça l'élève.

Je me demande quelles traces j'ai laissées ailleurs, peut-être des cernes rugueux que l'on effleurerait avec effroi en se glissant dans le bain. La boîte postale ne sera pas encombrée de mes nouvelles, j'ai tellement déménagé que ma localisation échappe à toute instance administrative. C'est une fierté.

J'aime respirer les vapeurs toxiques de ma peinture fraîche sur les murs. Des amies viennent m'aider à peindre après leur travail, mais elles tombent vite au combat, je suis la seule qui arrive encore à effectuer cette tâche après la caisse de six que nous partageons. Je suis irriguée par l'énergie mystérieuse d'une personne en fuite qui aurait changé de nom. Je parle, je parle, on ne me reconnaît pas.

Quand je déménage en juillet 2018, des personnes âgées meurent de chaleur chez elles par dizaines, particulièrement dans l'est de Montréal, où la couverture végétale est parmi les plus pauvres de la ville. Même quand je suis joyeuse, je fais l'effort d'y penser, comme si l'on pouvait garder l'atrocité à distance en la regardant dans les yeux.

La *vie seule* est romantique. Les Américains appellent *art monsters* les personnes dont la vie entière est bâtie autour de la création. Elles peuvent se laisser engloutir par les heures de travail si elles le veulent. Elles n'ont – selon ce fantasme – pas d'enfants, pas d'hypothèque ou l'obligation d'avoir un emploi très engageant. Je connais des artistes tristes à mort de leur solitude, mais qui défendraient la pureté de leur choix de vie bec et ongles.

J'ai déjà dit que ma mise à l'écart servirait à créer, ce qui n'est pas absolument faux, même si je suis plus souvent rivée à mon écran de téléphone qu'autre chose. Comme le voudrait Virginia Woolf, j'ai une chambre à moi, mais aussi une cuisine, un salon, un débarras – même des rues entières à moi, les soirs d'hiver.

Il y a quelque chose de réellement attirant dans la solitude domestique. Surtout pour les femmes, plus souvent qu'autrement enchaînées par les tâches et la charge mentale dans l'intimité. Si l'on a eu des expériences difficiles dans notre vie avec d'autres, cela nous donne l'occasion de prendre un pas de recul et de respirer. Il arrive que l'on se retire du monde pour de bon.

La vie seule n'est pas qu'un simple caprice, elle a une vraie dimension existentielle. L'espace domestique privé est un vecteur de renforcement de soi qui participe à la construction de la créativité et de l'autonomie³⁸. Cependant, en regard de nos sociabilités, la solitude peut prendre des airs de punition et créer l'illusion que l'on peut guérir de tout soi-même, tant que l'on y met l'effort nécessaire :

Le revers de cette nouvelle « liberté » est que « l'individu en travail³⁹ » doit apprendre à traverser héroïquement, « seul », les différentes épreuves sociales qui jalonnent son existence, que ce soit à l'école, au travail, dans les relations personnelles ou dans les cycles de vie, de l'enfance à la vieillesse. Cette potentialité est peu à peu devenue une responsabilité⁴⁰.

La responsabilité de prendre en main notre destin nous suit partout, même au beau milieu des ruines.

³⁸ Louis Gaudreau, *Le promoteur, la banque et le rentier*, Montréal, LUX éditeur, 2020, p. 38.

³⁹ L'individu qui, à travers un processus d'individuation, travaille sur lui-même de manière intensive pour *s'améliorer*.

⁴⁰ Marie-Chantale Doucet, « Vivre seul : une solitude équivoque dans le processus d'individuation contemporain », *op. cit*, p. 192.

6.

Je suis parfois si triste et fragmentée que je pourrais crever. La vie choisie est d'une confusion incroyable. *Ici* n'existe pas sans un *ailleurs* parallèle. Je laisse une rencontre m'orienter, se saisir de moi, et je dis au revoir aux autres avenues quelques temps. Il n'y a pas de moyen de valider mes décisions.

Quelle tristesse de devoir choisir ce qui nous abîme, quelle tristesse que la vie ne soit pas plus longue. Je supplie que l'on me prenne en charge, mais ensuite je ne pense qu'à m'échapper. Le principe de la cage est de voir ce qu'il y a au-dehors.

Dans l'impasse, Clarice Lispector choisit d'exister comme un placenta qui se répand de part et d'autre du monde, toujours « en train de se faire⁴¹ ». Nous ne sommes pas tenu·e·s de décider. Oui, il y a bien une façon de ne pas choisir : « D'ailleurs, une personne est tout. Ce n'est pas lourd à porter parce que simplement on ne porte pas : on est tout⁴² ».

⁴¹ Clarice Lispector, *Água Viva*, Paris, Des Femmes, 2018, p. 77.

⁴² *Ibid.*, p. 63.

J'essaie de penser aux moments où j'ai été présente. Un soir, accroupie sur le seuil de ma porte à observer l'orage. J'étais bel et bien là, on ne peut dire le contraire. J'ai été présente, c'est arrivé.

Est-ce que j'attendais quelqu'un ? Je ne sais plus.

Faut-il rester ici, choisir la durée ? Je croyais en cela, avant. Je voyais du sens dans le fait de rester là.

Il y a un mouvement de désertion de la ville, je n'ai pas les statistiques, mais je le sais. Je pourrais moi aussi quitter l'île. Les fourmis entreraient chez moi et mon propriétaire finirait par me considérer disparue. Mieux : l'appartement serait supprimé comme lieu physique. Aspirée pour toujours la matérialité de mes inquiétudes. Je ne serais plus responsable de mon absence aux rendez-vous, comme la grand-tante internée.

Je reviens à l'éviction, qui est d'une actualité criante au moment d'écrire ces mots. Ce sujet devient pour moi un motif central, qui se présente davantage comme un processus que comme un évènement. On ne peut penser l'espace comme nôtre, nous nous trouvons plutôt au sein d'un réseau de relations duquel nous faisons péniblement partie :

L'espace dans lequel nous vivons, par lequel nous sommes attirés hors de nous-mêmes, dans lequel se déroule précisément l'érosion de notre vie, de notre temps et de notre histoire, cet espace qui nous ronge et nous ravine, est en lui-même aussi un espace hétérogène. Autrement dit, nous ne vivons pas dans un espace de vide, à l'intérieur duquel on pourrait situer des individus et des choses⁴³.

L'espace, à vrai dire, permet peu de se situer soi-même ou de se juxtaposer à des éléments préexistants. Ce qui s'y trouve déborde, se déchaîne contre nous. Par des méthodes de rapiécage, nous répondons comme nous le pouvons.

⁴³ Michel Foucault, « Des espaces autres », *op. cit.*, p. 14.

Par précaution, je m'évince de mon propre texte, comme un navire qui se saborde à l'approche de pirates. Je fais dire aux choses ce que je pense. Je m'efface derrière les objets de l'appartement. Les soirées racontées ont une forme plus distincte que les personnes qui les peuplent. Je contiens la présence et l'absence à la fois (j'ajouterais ma vie et ma mort, mais ce serait solennel, et je n'aime pas trop). Je suis une enjambée, une porte ouverte. Les corps sont fondus dans les lieux parce que je ne sais pas vraiment ce qu'est un corps, même après vingt-cinq ans à en posséder un. Je raconte au présent ce qui date de siècles, comme si les événements passés continuaient de me faire, encore et encore. Dans les cassures, d'autres parlent plus fort que moi, comme cet homme que j'ai entendu par la fenêtre ouverte en juillet dernier. Je suis une vieille lampe qui éclaire faiblement, je quitte parfois le texte quand ça devient trop compliqué, et essoufflée, je reviens plus tard.

Quelqu'un dans un cours d'université a dit d'une poète américaine – je ne sais plus laquelle, c'est bien dommage : « dans ses textes, le *je* est partout mais c'est tellement feutré qu'on dirait qu'il n'y a personne. Le *je* n'agit qu'en tant que mécanisme pour porter les idées, le texte. »

Peut-on s'ennuyer d'espaces morts, de lieux que l'on n'a pas connus ? L'époque durant laquelle je suis arrivée à l'âge adulte a cristallisé le processus d'individualisation qui était déjà entamé depuis longtemps. Dans l'usage des technologies, par exemple, le sujet est dégagé de son « rôle passif⁴⁴ » devant la machine, faisant de cette machine un produit « de sa réflexivité et de sa liberté individuelle⁴⁵ ». On n'est plus devant sa machine mais *avec* elle. Avec elle : nulle part. Des parcelles de notre tête sont offertes au réseau.

Certains espaces emblématiques de la culture nord-américaine deviendront archéologiques, comme celui du salon, alors que l'on se rassemble autour de la télévision en famille. L'usage à plusieurs d'un même appareil tend à disparaître, tout comme l'attente fébrile d'un événement diffusé à une heure précise. Le confort du visionnement vient aussi de l'illusion de voyeurisme que nous vivons lorsque l'exercice télévisuel est réussi. Il est possible de voir sans être vu, c'est un bonheur que l'on perd avec les nouvelles technologies et l'impératif de se mettre en scène. Je crois m'ennuyer de ça. Xiao Xuan / Sherry Huang en parle dans son essai auto-théorique sur l'expression de l'amour et du lien :

La technologie intelligente s'est glissée dans nos vies comme par accident. Je pense que je n'étais pas prêt·e à abandonner l'intimité qui se passe autour d'une télévision. La fin d'une époque est sans avertissement, et tout à coup la façon dont nous habitons non seulement les espaces publics mais même les espaces domestiques, a changé. Quand des ami·e·s ou des amant·e·s me ramènent à la maison chez leurs parents, la télévision reste le symbole de l'activité familiale, malgré tout. [...] la vue [d'une télévision] me fait fondre à l'idée d'une cellule familiale avec qui partager un moment⁴⁶.

⁴⁴ Francis Jauréguiberry, *op. cit.*, p. 196.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 200.

⁴⁶ Extrait original : « Smart technology snuck up like an accident. I think I wasn't ready to leave behind the intimacy that happens around a television. The end of an era happens without a warning, and suddenly the way we inhabit not only public but even the most domestic spaces, have changed. When friends and lovers bring me home to their parents' the television still holds up as a symbol of family activity, despite everything. [...] Going back to the television, the sight of one makes me melt at the promise of a family unit to watch with it », Xiao Xuan / Sherry Huang, *Love Speech*, Montréal, Metatron Press, 2019, p. 68-69.

Cette envie, que je partage avec Xiao Xuan / Sherry Huang, est paradoxale puisqu'il n'y a pas si longtemps que ça, c'est la télévision qui était le symbole de l'individualisme exacerbé, en plus d'être accusée de faire l'apologie du consumérisme, notamment en théorie critique. C'est la génération de mes parents, élevée avec la télévision, qui était perçue comme celle du *moi* ostentatoire. Pourtant, je ne peux m'empêcher de trouver que la télévision invite au rituel, forme autour d'elle une cellule dont nous avons encore besoin. Je me réfugie dans les salles de cinémas, carrefours temporaires de relations, des endroits qui restent en vie miraculeusement, que l'on conserve même si l'on n'en a plus besoin.

7.

Je réponds, on dit d'accord, j'attends, c'est bien, je crois que les autres ont trouvé ça aussi, mais ce n'est pas vraiment ce que l'on en pense, on dit d'attendre un peu pour voir, nous ne nous entendrons pas complètement, laisserons quelque chose sur la glace, la soirée s'achève, bonne nuit déjà, je dis n'importe quoi, peut-être que j'ai mal compris, pas de problème, je réponds toujours quand on me parle, c'est dans mon éducation, même si ce n'est qu'avec un filet de voix.

Quand je suis un peu saoule, j'ai l'impression que les portes s'ouvrent, boire fait ça. Je deviens une personne à qui on se confie, la mère de tout le monde. Avec des collègues, nous nous faisons des promesses étranges en se claquant des bouteilles de vin trop chères. L'alcool me fait apparaître, mais ça a toujours un coût. À une autre époque de ma vie, boire aidait à maintenir une sorte de vie sociale, je jonglais avec la honte d'être allée trop loin dans mes paroles ensuite.

J'ai déjà raffolé de cette façon de me mettre au monde la nuit tombée, de cette impression d'appartenance au réel qui relève presque de la Gestalt (transformation des humains de papier en humains véritable⁴⁷). Je vis la démultiplication des possibles comme un élargissement du champ de vision. Au lieu d'être témoin, je prends à témoin. Je me sens comme à mes dix-sept ans, fière du ventre plein de mes naufrages. Mes réflexes de dévoration sont rapidement déterrés.

⁴⁷ Extrait original: « The idea of Gestalt-Therapy is to change paper-people to real people ». Biophily2, *Fritz Perls – What is Gestalt (1970)* [vidéo en ligne], 2016, Youtube, https://www.youtube.com/watch?v=GPeKrRxxv-M&ab_channel=Biophily2.

Le liquide me fait réfléchir à la bouche. J'aime le motif de la bucalité comme manière de voir notre rapport au réel. L'envie de mordre, par exemple, s'incarne chez Kristeva dans la figure du chien ou du cheval, métaphores animalières d'un rapport radicalement extérieur au monde :

Surdéterminés comme toutes les métaphores, ce « cheval », ce « chien » contiennent aussi la vitesse, la course, la fuite, le mouvement, la rue, la circulation, les voitures, les promenades – tout ce monde des autres vers lequel ils s'échappent et où, pour me sauver, j'essaie de m'échapper⁴⁸.

Le mouvement vers l'extérieur est de l'ordre d'un débordement lié à la faim. La vitesse du geste se solde par un dégoût transperçant. L'odeur du plat de la veille est insupportable. On espère n'avoir écorché personne dans notre geste désespéré, on formule des excuses dans une langue que l'on ne maîtrise plus. Puis, en cheval amnésique, on méconnaît le passé pour s'élancer autrement.

⁴⁸ Julia Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur*, op. cit., p. 47.

Quand nous commençons à écrire, nous n'allons pas vers l'extérieur. Nous nous cachons dans nos têtes, c'est une question de fragilité. La rencontre nous ferait casser en deux au lieu de plier. À l'école, nous sommes entouré·e·s de gens qui comprennent à peu près ce que l'on veut dire, ou qui font semblant. Il est difficile de s'extirper de cette manière de créer, on ne sait plus du tout ce qui est intelligible hors de nos cercles. On écrit en déplaçant le vide *de place*, en fumant des gitanes à plusieurs dans une salle de bain sans ventilation.

Le texte que notre mère n'a pas compris a engendré une crise de laquelle on n'est pas encore sorti·e·s et qui continue de nous enliser dans la confusion. Un jour, on ne sait plus quoi répondre aux questions « sur quoi écris-tu ? » ou « que fais-tu ces temps-ci ? » : une chose mène à une autre.

L'écrivain·e doit se rappeler qu'en dehors de son appartement, les gens se rendent quelque part. Je parle aux autres de ma volonté d'avoir une parole accueillante⁴⁹, mais ne sais pas réellement en quoi consiste un texte accueillant. L'accueil des autres est ce dont j'ai besoin, moi. C'est mon seul repère.

J'ai en tête les commentaires les plus impitoyables que l'on a fait de mes textes : *ça achoppe, ça tombe à plat, nous n'avons pas de prise sur le texte. Il y a quelque chose comme une distance quand nous te lisons. Reviens une autre fois.* Sans parler des peurs que l'on porte déjà en soi dès que l'on se livre : *est-ce que je blesse quelqu'un, est-ce que je dis trop souvent je, est-ce qu'on m'aimera, est-ce que j'imite, est-ce que je me mêle de ce qui ne me regarde pas*, etc. Autant de questions qui parasitent l'écriture et plus largement la vie. Je les porte comme des belles amulettes.

On a tendance à penser que tout se vaut lorsqu'il est question d'intime. Comme si la sensibilité ne pouvait pas cohabiter avec la mécanique et les techniques. On oublie que le ressenti peut émerger des façons de faire et pas seulement l'inverse. Des cinéastes utilisent l'expression *it reads* pour parler de ce qui fonctionne bien à l'écran, l'expression d'un acteur, un objet bien placé, un symbole porteur de sens, un mouvement de caméra. En écriture aussi, il faut des idées qui *lisent*, même si c'est pour les détruire ensuite.

Il y a un certain nombre de choses qui font que le courant passe dans un texte. C'est toujours pareil, quelqu'un doit nous faire comprendre que nous ne sommes pas seul·e·s avec *ça*. Que le lien avec l'autre existe, et qu'un jour ou l'autre, il va falloir partager.

⁴⁹ Je croyais avoir inventé l'expression *donner à lire* pour parler du geste qu'impliquerait une écriture accueillante, mais je ne suis plus absolument certaine que ce soit de moi.

Ça doit paraître que je parle sans frontières et que n'importe quelle présence ou événement peut me changer à jamais. Je n'ai que du langage qui se cherche un contenant. J'ai déjà dit d'une relation amoureuse qu'elle m'avait *faite* comme personne de la ville. Ça rend mal à l'aise que j'accorde ce genre d'importance à un homme et je peux comprendre pourquoi. L'image de la femme passive ou influençable fait frissonner. Mais voilà, ce qui me fait tenir ensemble ne repose pas sur de grandes choses, c'est comme ça. Je crois qu'il est difficile d'accepter que l'on puisse renoncer à tracer ses contours, carrément « se désister de soi⁵⁰ » comme créatrice. N'est-ce pas de ce désistement proposé par Anne Dufourmantelle que peut émerger du nouveau ?

La psychanalyste élabore une alternative à l'idéal d'affirmation qui domine l'imaginaire contemporain du *self help* : « Parfois, ne pas devenir soi, c'est précisément comme ne pas mourir, ne pas être déjà enfermé dans une gangue – existence, identité, règle de vie, qui nous tient lieu de repère, de fragile enclave où le moi perdure⁵¹ ». Elle désamorce du même coup la charge négative qui est accolée à la dépendance, celle qui nous rend lamentablement suppliants et nous projette sans scrupule hors de nous-même.

⁵⁰ Anne Dufourmantelle, *Éloge du risque*, Paris, Payot & Rivages, 2011, p. 67.

⁵¹ *Ibid.*, p. 68.

L'un des premiers postulats de notre existence est le besoin de l'autre. Si l'on ne crée pas de lien affectif avec le bébé naissant, il deviendra misérable et peut mourir. Cette condition dépressive sévère s'appelle l'hospitalisme. J'aime la proximité entre ce mot et l'hospitalité – celle par laquelle on accueille inconditionnellement l'autre, dans toute sa misère – leur imbrication parfaite comme le petit corps dans l'étreinte.

Je crois que l'état d'hospitalisme est rappelé par le dépouillement extrême que nous vivons en écrivant. Maggie Nelson affirme, en se référant à Judith Butler : « Je vise une écriture qui dramatise les façons dont nous sommes "*pour* un autre ou *grâce* à un autre"⁵² ».

Les textes de Nelson me captivent en ce qu'ils font de sa perméabilité au monde un mode de la forme queer. Si elle accepte que son mari, l'artiste Harry Dodge, lui dise qu'elle est un trou qui se laisse remplir⁵³, c'est qu'elle est consciente que l'identité sexuelle marginale de la personne qu'elle aime l'amène irrémédiablement sur un terrain dangereux, près de l'abject. Elle ne prétend pas pouvoir – et ne veut surtout pas – s'en extraire. Ce qu'elle laisse entrer en elle est un moteur de création. La pénétration est d'ailleurs importante dans le texte de Nelson, ce symbole est récupéré et vidé de sa charge hétérosexuelle et procréatrice ; *se faire remplir* n'a plus rien à voir avec ce que l'on attendait.

⁵² Maggie Nelson, *Les argonautes*, Montréal, Triptyque, 2017, p. 91.

⁵³ *Ibid.*, p. 14.

J'ai précisément envie de me faire remplir quand j'arrive à Montréal. Je suis tellement assoiffée de conversations sur l'art que je tombe amoureuse de chaque personne avec qui je peux en discuter. Des hommes en profitent peut-être, mais ce n'est pas toujours aussi simple que ça. Comme si mon désir était une bulle d'encre noire qui cherchait toujours quelqu'un sur qui s'écraser – et je n'ai pas encore l'écriture pour me sauver. Je nourris des monstres de mon admiration, ils m'égratignent puis me laissent tomber, bien sûr.

La ville me donne l'impression de devoir apprendre un nouveau langage très vite. Je me surprends à intégrer à ma façon de parler un accent d'école privée, celui que l'on entend de la bouche des jeunes vedettes du cinéma québécois, comme une influence française et quelque chose de blasé dans le ton. Un accent clignotant que je perds dès que je m'emballe. Je me dresse des listes de textes théoriques à abattre pour arriver au niveau de ceux qui connaissent Hannah Arendt depuis le cégep. Le côtoiement de personnes qui ont ce capital culturel ressemble à un passage obligé. Je suis bonne élève dans l'assimilation de ce qui m'est étranger.

Une fois, en Amérique latine, j'avais mangé le plat le plus épicé du menu, une énorme assiette que seuls les locaux commandent, disait-on, je l'avais avalé comme une furie. Pendant tout le voyage ensuite, les garçons avec qui je traînais m'ébouriffaient les cheveux comme si j'étais leur petit frère, m'apprenant leurs plus terribles blasphèmes. C'est l'un des meilleurs moments de ma vie.

Avec T. je marche souvent dans les rues du Plateau Mont-Royal l'après-midi. Il y a grandi « avant que ce soit chic » et connaît les rues par cœur. Il me raconte des histoires auxquelles je crois très fort. La qualité de nos moments passés ensemble dépend de ma capacité à croire en ce qu'il dit. Avec son aide, je me construis une mythologie montréalaise fabuleuse. Il me pointe des appartements : « tel ou telle s'est tuée là ». En parlant du suicide de ces connaissances, il a l'avidité de celui qui déterre une légende oubliée. Nous laissons planer ces mythes. Je couche avec T. en espérant moi aussi faire quelque chose d'important.

Il a parcouru ces rues avec des filles auparavant, des danseuses, des comédiennes, des documentaristes qu'il a aimées. Je pose des questions sur les fantômes, j'apprends à les connaître d'une façon douce et violente. Je suis frénétique dans mon identification à ces rivales inventées. Elles peuvent être tout à la fois puisqu'elles sont sans visage, elles ont une possibilité d'être totales qui est retirée aux vivants. T. sait bien ce que je fais de ses histoires. Il me prend la main quand nous marchons pour m'entraîner plus loin, dans un sentier boueux entre deux écoles.

Puis l'enchantement s'étirole. Au bar, j'écoute T. parler et il me semble ordinaire. Il l'est. Entre-temps, j'ai rencontré quelques personnages de ses histoires, aussi insatisfaisants et troués que la vie elle-même. *Les vivants ne se laissent pas être des fantasmes*. Mais comment peut-on penser une chose et son contraire de quelqu'un d'une manière aussi catégorique ?

Mon monstre trébuche en se levant de son trône, tombe de dix étages et s'écrase sur le béton.

C'est peut-être l'alcool qui me donne de la volonté à cet instant-là ; je paie vite l'addition et je pars rejoindre une amie. Nous faisons quelque chose ensemble, jouons aux cartes ou écoutons un film, et je ne pense plus du tout à T. Nous n'avons fait que

très brièvement communauté : « le "je" et "l'autre" ne vivent pas dans le même temps, ne sont jamais ensemble (en synchronie), ne sauraient donc être contemporains, mais séparés (même unis) par un "pas encore" qui va de pair avec un "déjà plus"⁵⁴ ».

Cette période de ma vie, même si elle me laisse un goût amer, m'apprend des leçons importantes, change mon rapport au monde. Bien sûr, j'ai l'impression de m'être souillée au contact des jeunes hommes. Le passé est un enchevêtrement de honte qu'il faut débroussailler pour y arracher un peu de son humanité. Mais la honte ne tue pas et la peur d'être à nouveau consommée, épuisée, vidée, découpée, n'empêche jamais de l'être en effet. Malgré toute cette souffrance (infatigablement genrée), il faudra encore aller vers l'autre, réessayer la rencontre, réessayer.

Et puis, peut-être embrasser la souillure un instant, trahir le commandement selon lequel on doit se respecter. S'extraire du corps appris dans nos familles et nos écoles, se laisser disparaître dans la boue. Tester les limites soi-même avant d'être projetée *au-dehors* par une société qui hiérarchise et évince.

Il me reste quelque chose de cette période étrange, un petit corps qui flotte, je dois le bercer quand il pleure.

⁵⁴ Maurice Blanchot, *La communauté inavouable*, *op. cit.*, p. 71.

8.

Il se pourrait que le manque de coïncidence soit une chance. Dans le texte, nous nous rencontrons en diachronie, et franchement, je trouve que ça donne un peu d'air. Le décalage permet aux signes de vivre leur vie normale de coquerelles. La porte leur est ouverte et nous sommes à saisir. Dans le délai, je me dépends autant que possible de vous et j'aimerais que vous éprouviez la même liberté.

Sachez que je suis entière ici, même dans mes mensonges (j'espère qu'ils vous plaisent). Venez quand vous voudrez, venez trop tard. Je ne languirai presque pas. Je jouerai aux cartes avec une amie.

Je parle du moment sinueux de la rencontre. Nous n'aurons pas le temps d'y aller, mais nous y serons. Nous arpenterons les ruelles en nous tenant la main alors qu'il y aurait plus important à faire. Appelons cela du désir. Nous y serons donc, malgré les promesses condamnées. Elles auront été siphonnées, exploitées, données à un galeriste. Comment peut-il en être autrement ? Si je pouvais vous offrir une seule seconde d'étonnement dans cette histoire, j'en serais heureuse.

Écrire n'était pas mon premier choix, mais on raconte qu'il est un peu tard pour les châteaux, les enfants et la lutte. Ce monde en est un « de limbes, de sélection et d'attente – attente pour prétendre à un logement, à des études, à des soins, à un emploi⁵⁵». Difficile d'imaginer des formes d'entrelacement qui ne reproduisent pas le mode de l'asphyxie. Peut-on, en fin de compte, refuser de vivre au garde-à-vous comme des bons enfants de l'État ?

Nous buvons en nous contemplant dans l'impossibilité caniculaire. J'entends le rire fou de mon amie.

⁵⁵ Marielle Macé, *Nos cabanes*, Lagrasse, Verdier, 2019, p. 33.

Un jour, une personne qui vivait en communauté autogérée m'a dit : *il doit toujours y avoir quelque chose de brisé chez nous*. Le projet de réparation perpétuel donnait une direction au groupe, permettait d'esquiver l'ennui ou détournait des crispations identitaires. Moi, j'aurais du langage brisé à nous proposer, on irait lui donner des coups de marteau la nuit pour le remettre à terre (la vie s'écoulerait ainsi).

Quand vous passerez, j'aurai la même faim. J'aurai confiance en chaque soubresaut, chaque mal de ventre. Cela ne va pas et c'est du trou qu'il faut parler. Avec la même énergie que les conspirationnistes devant la conspiration, je me pratiquerai à ressentir, refuserai l'étouffement et prendrai enfin au sérieux le fait de vivre. Niant l'abstraction qui empêche de bouger, le béton des échangeurs – une grenouille dans un terrain vague. Confondant tout avec plaisir : sol, débris, nourriture.

C'est qu'il faut bien se retrouver quelque part. On joue dans les affaires nues de la ville et je ne vous dis pas quand ça finit.

Vous me voyez au cœur de l'expulsion, voix et idées squelettiques. Honteusement accrochée au monde des autres. De cette grammaire, j'espère des miracles plutôt que des succès. Que vous ai-je dit pendant que l'on m'offrait ou m'arrachait quelques biens de valeur ?

Quand mes meubles se sont répandus dans la ville, j'ai eu une belle seconde d'oubli.

BIBLIOGRAPHIE

Références théoriques et critiques

Barthes, Roland, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France, 1976-1977*, Paris, Seuil, 2002, 256 p.

Bauman, Zygmunt, *L'amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes*, Paris, Hachette, 2008, 191 p.

Blanchot, Maurice, *La communauté inavouable*, Paris, Minuit, 1983, 93 p.

Chamberland, Paul, *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*, Montréal, VLB, 2004, 276 p.

De Sutter, Laurent, *Pour en finir avec soi-même*, Paris, Presses Universitaires de France, 2021, 209 p.

Deutsche, Rosalyn, *Eviction. Art and Spatial Politics*, Cambridge, MIT press, 1998, 394 p.

Dewey, John, *L'art comme expérience*, Paris, Gallimard, 2010, 596 p.

Dufourmantelle, Anne, *Éloge du risque*, Paris, Payot & Rivages, 2011, 285 p.

Ehrenberg, Alain, *La Fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998, 318 p.

_____, *L'individu incertain*, Paris, Hachette, 1996, 351 p.

_____, *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991, 323 p.

Forrester, Viviane, *La violence du calme*, Paris, Seuil, 1980, 224 p.

Gaudreau, Louis, *Le promoteur, la banque et le rentier*, Montréal, LUX éditeur, 2020, 448 p.

Graeber, David, *Bullshit Jobs. A Theory*, New York, Simon & Schuster, 2018, 335 p.

Halberstam, Jack J., *The Queer Art of Failure*, Durham, Duke University Press, 2011, 211 p.

Han, Byung-Chul, *Psychopolitique. Le néolibéralisme et les nouvelles techniques de pouvoir*, Belval, Circé, 2016, 120 p.

Illouz, Eva, *Pourquoi l'amour fait mal*, Paris, Seuil, 2012, 400 p.

_____, *Les sentiments du capitalisme*, Paris, Seuil, 2006, 208 p.

Kristeva, Julia, *Pouvoirs de l'horreur*, Paris, Seuil, 2015, 247 p.

_____, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, 1989, 264 p.

Macé, Marielle, *Nos cabanes*, Lagrasse, Verdier, 2019, 122 p.

Marin, Claire, *Rupture(s)*, Paris, L'Observatoire, 2019, 204 p.

_____, *L'épreuve de soi*, Paris, Colin, 2003, 192 p.

Morton, Timothy et Dominic Boyer, *Hyposubjects. On Becoming Human*, Londres, Open Humanities Press, 2021, 92 p.

Rosset, Clément, *Le réel. Traité de l'idiotie*, Paris, Minuit, 1978, 160 p.

Winnicott, Donald W., *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000, 384 p.

Wittgenstein, Ludwig, *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, 2005, 380 p.

Articles

Butler, Judith, « Response. Performative Reflections on Love and Commitment », dans *WSQ : Women Studies Quarterly*, vol. 39, no 1 et 2, printemps/été 2011, p. 236-239.

Désilets, Martin, « L'ironie. Conscience lucide et rempart contre le désenchantement », dans *Revue d'art contemporain ETC*, Montréal, no 51, septembre-octobre-novembre, 2000, p. 6-10.

Doucet, Marie-Chantal, « Vivre seul. Une solitude équivoque dans le processus d'individuation contemporain », dans *Sociologie et sociétés*, vol. 50, no 1, 2018, p. 184-203.

_____, « Théories du comportement humain et configurations sociales de l'individu », dans *Sociologie et sociétés*, vol. 41, no 1, 2009, p. 35-53.

Ehrenberg, Alain, Lise Mingasson et Alain Vulbeau, « Interview. L'autonomie, nouvelle règle sociale, entretien avec Alain Ehrenberg », dans *Informations sociales*, 2005/6 no 126, p. 112-115.

Fontanille, Jacques, « Immanence et créativité. Du Cours de Saussure au Dictionnaire de Greimas », dans *Recherches sémiotiques*, vol. 34, no 1-2-3, 2014, p. 257-279.

Foucault, Michel, « Des espaces autres », dans *Empan*, no 42, 2004/2, p. 12-19.

Guillot, Marie, « Wittgenstein, Freud, Austin. Voix thérapeutiques et parole performative », dans *Presses Universitaires de France*, dossier « Revue de métaphysique et de morale », no 42, 2004, p. 259-277.

Jauréguiberry, Francis, « Les technologies de communication. D'une sociologie des usages à celle de l'expérience hypermoderne », dans *Les nouveaux objets de la sociologie*, no 59-60, automne 2015, p. 195-209.

Kristeva, Julia, « En deuil d'une langue ? », dans *Autrement : série Mutations*, no 128, mars 1992, p. 27-36.

Landreville, Mélanie, « Lire *Les argonautes* de Maggie Nelson et faire partie du monde », *Postures*, dossier « Récits eschatologiques : un point final pour l'humanité ? », no 30, en ligne < <http://revuepostures.com/fr/articles/landreville-30> >, consulté le 10 juin 2020.

Levaque, Carole, « La langue. Délaissée, rejetée, oubliée et retrouvée. Quelques réflexions. », dans *Filigrane*, vol. 18, no 2, automne 2009, p. 51-69.

Entrevue radiophonique

Linhart, Danièle, « Travailler c'est trop d'êt », *L'invité des matins avec Hervé Gardette*, diffusée le 28 août 2019, Paris, France culture, 53 min.

Œuvres littéraires

Audet, Martine, *L'amour des objets*, Montréal, l'Hexagone, 2009, 75 p.

Bordelois, Ivonne et Cristina Piña, *Pizarnik. Nueva correspondencia (1955 – 1972)*, Barcelone, Penguin Random House Groupo Editorial, 2017, 400 p.

Di Ció, Mariana, *Alejandra Pizarnik & André Pieyre de Mandiargues. Correspondances Paris – Buenos Aires 1961 - 1972*, Paris, Ypsilon éditeur, 2018, 208 p.

Ernaux, Annie, *Les années*, Paris, Gallimard, 2008, 242 p.

Hodson, Chelsea, *Tonight I'm Someone Else. Essays*, New York, Henry Holt & Co., 2018, 224 pages.

Laing, Olivia, *The Lonely City. Adventures in the Art of Being Alone*, Londres, Picador, 2016, 336 p.

Lispector, Clarice, *Água Viva*, Paris, Des Femmes, 2018, 199 p.

Melville, Herman, *Bartleby the Scrivener. A Story of Wall Street*, New York, Melville House, 2004, 64 p.

Moser, Benjamin, *Pourquoi ce monde. Clarice Lispector, une biographie*, Paris, Des femmes, 2012, p. 439.

Nelson, Maggie, *Bleuets*, Paris, Éditions du sous-sol, 2019, 112 p.

_____, *Les argonautes*, Montréal, Triptyque, 2017, 218 p.

Notley, Alice, *Grave of Light. New and Selected Poems, 1970-2005*, Middletown, Wesleyan University Press, 2006, 388 p.

Pizarnik, Alejandra, *Les travaux et les nuits*, Paris, Ypsilon éditeur, 2013, 76 p.

Woolf, Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, Denoël, 1992, 180 p.

Xuan, Xiao / Huang, Sherry, *Love Speech*, Montréal, Metatron Press, 2019, 84 p.

Composition musicale

El Perro del Mar, « Party » dans *El Perro del Mar*, [enregistrement sonore], Stockholm, Hybris, 2006, 3 min. 12.

Vidéo

Biophily2, « Fritz Perls – What is Gestalt (1970) », [vidéo], 2016, Youtube, https://www.youtube.com/watch?v=GPeKrRxxv-M&ab_channel=Biophily2, consulté le 5 mai 2021.